

L'HISTOIRE ORALE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE EN MOSELLE

La culture des populations enracinées dans le nord-est de la France se caractérise d'abord par son authentique originalité. Elle a été générée par la situation géographique, c'est-à-dire la zone frontière. Il est légitime de la qualifier de culture-frontière. Nourrie de vigilance permanente face à l'Allemagne, de guerres, c'est-à-dire de destructions, d'expulsions, d'évacuations ou de transplantations, de changements de souveraineté ou de langue officielle, cette culture-frontière révèle bien des particularités. C'est ainsi que la vie de chacun correspond à bien plus qu'une banale expérience personnelle forgée par les étapes et les aléas d'un itinéraire classique. Du fait des itinéraires et des vécus d'une densité exceptionnelle, des épreuves endurées, elle a généralement pris la dimension d'un véritable destin.

Il en a résulté une production appréciable de mémoires de guerre, plus particulièrement au lendemain de la seconde guerre mondiale, mais quelquefois avec un décalage considérable allant jusqu'à cinquante ans par rapport aux événements. Les publications continuent de se succéder. Mais le gisement d'expériences riches et originales est encore considérable. Parfois celles-ci sont transmises d'une génération à l'autre à l'intérieur du cercle familial. Elles constituent une part essentielle de la culture héritée.

Depuis une quinzaine d'années aussi, deux tendances nouvelles de la recherche et de la consommation d'histoire ont contribué à conserver une part croissante de l'imposant patrimoine culturel que constituent les multiples itinéraires personnels durant la seconde guerre mondiale. Une certaine lassitude sans doute devant l'histoire structurelle au cours des années 1970 a conduit le public à se tourner à nouveau vers l'individuel et l'événementiel. De là une nouvelle vogue pour la biographie qui venait à point pour les milliers de détenteurs d'une mémoire riche et éclairante des régions considérées⁽¹⁾. Parallèlement, les historiens ont progressivement mis au point une nouvelle méthode qui les a conduits à recueillir, à engranger et à exploiter les souvenirs individuels : l'histoire orale qui donne la parole à des témoins et acteurs le plus souvent modestes de la guerre mondiale, qui cherche à reconstituer la vie telle qu'elle se déroulait à la base et à restituer l'esprit du temps⁽²⁾.

1) Philippe LEVILLAIN, Les protagonistes de la biographie, dans René REMOND (dir.), *Pour une histoire politique*, Seuil, Paris, 1988.

2) L'Oral History date de la fin des années 1940 dans les pays anglo-saxons. En France, ce type d'histoire ne s'est développé qu'au cours des années 1970.

Cette nouvelle méthode implique des précautions, des règles et des techniques qui s'imposent à l'historien de métier car les pièges sont partout. Elle a été exposée à plusieurs reprises depuis sa mise au point à la fin des années 1970 et au début des années 1980³⁾. Pour simplifier, l'on dira que l'historien qui recueille le témoignage doit réunir un certain nombre de qualités : bien connaître la période sur laquelle porte le témoignage, inspirer de la sympathie au témoin ainsi mis en confiance et susceptible de parler plus librement. Il est essentiel ensuite qu'il sache s'effacer afin de ne pas imposer son propre discours, quitte à procéder à d'habiles relances qui contribueront à conduire le témoin à creuser dans ses souvenirs.

Quant à l'utilisation du témoignage, l'historien tiendra compte du fait que les témoins disposent de souvenirs bien ancrés dans des domaines réactualisés par les réalités contemporaines. Ils ont tendance à « oublier » de bonne foi ce qui n'a plus de rapport avec le présent, se montrant ainsi sélectifs, au grand préjudice de la recherche. Ce sont ces oublis qu'il convient de faire évoquer. Certains témoins reconstruisent le passé à la lumière du présent plus ou moins consciemment; manière quelquefois de faire croire que les idées et les sensibilités du présent étaient déjà les leurs durant la guerre, ce qui nous informe sur le mode de fonctionnement de la mémoire historique mais pas sur l'histoire elle-même.

Ainsi l'acteur ne reproduit parmi les souvenirs de son expérience que certains de ceux qui ont une signification dans le cadre des réalités d'aujourd'hui. Le souvenir a perduré parce qu'il est sans cesse ravivé par les événements du présent. Mais en même temps, ces derniers le modifient et lui donnent un contenu nouveau.

Au total, la recréation des péripéties vécues est au moins partiellement déterminée par la manière dont elles ont marqué le corps et l'esprit du témoin interrogé. La reconstruction est aussi fonction des intérêts de l'ensemble de la collectivité des acteurs. Cela signifie que ces derniers insisteront sur les faits et les expériences vécues qui sont susceptibles de donner une image positive. Bien plus, la reconstruction est aussi prise en main par les associations qui défendent les intérêts de tout un corps de combattants ou victimes. Cependant, l'historien pourra aussi solliciter la mémoire de ceux dont la reconstruction échappe au filtre des associations, c'est-à-dire à un type de déformation.

3) L'Institut d'Histoire du Temps Présent (IHTP) a consacré une part de ses activités à l'histoire orale au cours des années 1980. On trouvera des articles de méthode et les bibliographies exhaustives dans le *Bulletin de l'IHTP : supplément* n° 3, 1982; *bulletin* n° 17, sept. 1984 : 214 titres; *cahier* n° 4, juin 1987, articles et bibliographie.

Enfin, l'on a observé que nombre d'acteurs racontent leur expérience non comme elle s'est déroulée en son temps, mais telle qu'ils auraient souhaité la vivre⁽⁴⁾. C'est ainsi qu'ils narrent des événements qui font partie de leurs souvenirs mais qu'ils n'ont pas vécus. En toute bonne foi souvent, ils finissent ainsi par y prendre part à posteriori parce que ces événements se sont déroulés lors de la période sur laquelle on les interroge.

On compte beaucoup d'adversaires de l'histoire orale parmi les historiens, les sociologues et les anthropologues. Quoiqu'il en soit, l'expérience valait la peine d'être tentée, d'autant plus que le terrain régional s'y prêtait à propos de la seconde guerre mondiale.

Très peu de régions ont été à l'origine d'autant de variétés d'itinéraires. Parmi ceux-ci, l'engagement des Mosellans dans la Drôle de Guerre fut peu évoqué. On ne connaît même pas le nombre des victimes de la campagne mai-juin 1940 qui fut pourtant sanglante. Mais pour les habitants, les combats avaient déjà été précédés par une première épreuve : l'évacuation des zones frontalières et le repli dans des départements du sud de la Loire. Pour certains, l'épreuve laissa des traces.

Dès le début de l'annexion de fait, le *Gauleiter* Bürckel s'empressa de procéder à des expulsions massives frappant en priorité les populations francophones. Les actes de résistance firent aussitôt leur apparition, sous l'impulsion de quelques individualités. L'introduction du *Reichsarbeitsdienst* occasionna des évasions massives vers la France occupée, puis non occupée. La répression s'en est suivie, frappant surtout les personnes qui assuraient le passage de la nouvelle frontière, à savoir les passeurs.

L'incorporation forcée d'un certain nombre de classes de Mosellans dans les diverses unités de la *Wehrmacht* accentua les fuites, suscita des protestations et des actes de résistance suivis là encore de répression. Au sein de la *Wehrmacht*, les incorporés de force ou Malgré-nous subirent un régime spécial, plus rigoureux, puisque versés au Front de l'Est. Ceux qui se risquèrent à refuser de prêter serment au *Führer* aboutirent en forteresse ou même furent exécutés. Un certain nombre se rendirent aux troupes russes. Ils ne furent pas récompensés puisqu'on les interna dans le camp de Tambow. Ceux qui ne répondirent pas à l'appel ou qui s'évadèrent

4) Parmi les autres références relatives au traitement des sources orales, citons encore Y. LEQUIN, J. MÉTRAL, *A la recherche d'une mémoire collective, les métallurgistes et retraités de Givors, Annales ESC*, 35, 1980, p. 149-163. Bibliographie complète en 1983 portant sur divers pays, y compris la France, Philippe JOUTARD, *Ces voix qui nous viennent du passé*, Hachette, Paris, 1983.

à l'occasion d'une permission, attirèrent des représailles sur les leurs. C'est ainsi que des familles entières furent transplantées vers l'Est, en Pologne ou en Tchécoslovaquie. Des Lorrains enfin qui se trouvaient en France occupée ou en France libre entrèrent dans les divers mouvements de résistance. Pour certains, la déportation fut au bout de leur itinéraire. D'autres encore ont combattu dans les armées françaises reconstituées⁽⁵⁾.

Ce bref aperçu ne fait que suggérer la multiplicité des itinéraires. La mémoire des survivants représente aujourd'hui encore un riche potentiel pour l'histoire orale. La transcription de l'itinéraire et de l'expérience de ces milliers d'oubliés de l'histoire, qui n'ont pas écrit leurs mémoires à ce jour, pourrait contribuer à enrichir notablement l'histoire de la Moselle et des Mosellans durant la guerre de 1939-1945.

Voici quelques années, de jeunes chercheurs se sont intéressés à la mémoire de ces acteurs et témoins afin de retranscrire leur itinéraire et d'en dégager l'intérêt pour l'histoire régionale et l'histoire générale. C'est ainsi qu'Armand Saive a réuni les témoignages de soldats mosellans de la Ligne Maginot. Les entretiens ont été filmés, ce qui introduit d'ailleurs des problèmes quelque peu différents par rapport à la méthode de l'entretien exclusivement enregistré. L'auteur s'est longuement et intelligemment expliqué sur sa méthode, sa démarche, mise au point à la lumière des techniques connues⁽⁶⁾.

Les récits de vie de la quinzaine de Lorrains révèlent des réalités souvent fort différentes de celles diffusées dans les ouvrages généraux : plus de densité, plus d'épaisseur humaine. Différence aussi par rapport au discours officiel des associations. L'on perçoit des jeunes gens préoccupés par les réalités quotidiennes de la vie dans le béton qui va « progressivement les transformer. Soit il les affecte et quelques-uns vont souffrir de la bétonite, soit le béton les euphorise dans leur conviction d'invulnérabilité à l'intérieur de ce cocon ». Par contre, les problèmes politiques ou stratégiques étaient loin; la détermination aussi semble avoir fait défaut malgré les protestations de patriotisme de ces farouches frontaliers. En définitive, ces

5) L'on ne reprendra pas ici l'abondante littérature parue à ce sujet. Bibliographie à jour respectivement en 1983 et 1985 dans *Moselle et Mosellans dans la seconde guerre mondiale*, *Les Cahiers lorrains*, 1983, 4^e trimestre, numéro spécial (sous la direction de F.-Y. Le Moigne) et dans *Les Alsaciens-Mosellans dans la deuxième guerre mondiale (1939-1945)*, Catalogue de l'exposition, Secrétariat d'Etat ACVG, Paris, 1985 (réalisé par Alfred Wahl).

6) Armand SAIVE, *La mémoire des soldats de la Ligne Maginot. Analyse de témoignages d'anciens soldats*, mémoire de maîtrise d'histoire contemporaine, Metz, 1991, 130 p. (dir. A. Wahl).

témoignages oraux permettent plus aisément de construire une histoire de soldats en guerre. Celle-ci apparaissant plus complexe, davantage marquée par les petits problèmes quotidiens : promiscuité, odeurs, etc.

De son côté, Cesarina Santamarianova a analysé quatorze itinéraires dont sept concernent des Mosellans demeurés sur place et sept relatifs à des Mosellans ayant quitté le pays pour des raisons diverses⁽⁷⁾. L'on voit que dans sa problématique, l'auteur a mis en relief le débat toujours vivace opposant ceux qui ont quitté et ceux qui sont restés sur place.

Deux jeunes filles repliées au centre de la France racontent leur vie quotidienne d'institutrice et d'employée. On perçoit souvent la réécriture de l'histoire à partir du vécu ultérieur. L'une d'elles n'a-t-elle pas entendu, de bonne foi, l'appel du 18 juin ? Le second témoin illustre son récit par d'abondantes comparaisons entre la Lorraine et son pays d'accueil, préoccupé surtout par le statut confessionnel différent. Mais elle rapporte aussi des faits significatifs et des réflexions éclairantes sur les problèmes de la rencontre en 1945 avec ceux qui étaient restés. Au travers des clichés véhiculés depuis par la presse ou des écrits polémiques, on relève néanmoins des perceptions pleines d'authenticité et de sincérité qui éclairent utilement le débat.

Les deux itinéraires suivants, ceux de deux jeunes gens qui accomplirent un long périple depuis le nord de la France jusqu'en Afrique du Nord, en passant par l'Espagne, avant de se retrouver dans l'armée d'Italie, sont en quelque sorte plus classiques, du moins dans leur seconde partie, après la traversée de la frontière espagnole. Reste qu'il est intéressant de compléter les témoignages sur le camp de Miranda par exemple avec d'autres, comme celui de Paul Rebstock, un résistant alsacien dont Christophe Muller⁽⁸⁾ a reconstitué l'itinéraire. Les témoignages des acteurs coïncident notamment à propos des interrogatoires serrés subis par eux à leur arrivée en Grande-Bretagne car aussi bien les Britanniques que les Français libres craignaient l'arrivée d'agents allemands.

L'originalité des itinéraires des trois résistants réside notamment dans leur point de départ. Sollicités par l'historien, ces résistants

7) L'auteur du mémoire de maîtrise, *Itinéraires de Mosellans à travers la deuxième guerre mondiale*, Metz, 1988, 245 p. (dir. A. Wahl) a utilisé un matériel réuni par André Dicop qui a procédé à des dizaines d'enregistrements déposés aujourd'hui à la Bibliothèque Municipale de Metz. Complètement improvisée par André Dicop, sans support scientifique, la méthode s'est toutefois progressivement affinée.

8) Christophe MULLER, *Paul Rebstock, itinéraire d'un Français libre*, mémoire de maîtrise d'histoire contemporaine, Metz, 1991 (dir. A. Wahl).

insistent longuement sur les conditions de leur passage en France depuis la Moselle occupée : une aventure redoutable s'il s'agit d'une évasion. Le récit est aussi l'occasion de formuler des jugements sur les choix des uns et des autres devant l'annexion de fait et l'occupation. Il montre bien comment s'alimente, après le conflit, au moyen de sous-entendus, la polémique désormais classique entre les « restés » et les « partis ». Par rapport à l'écrit, l'histoire orale peut quelquefois apporter plus d'informations. L'historien va demander à l'acteur de s'expliquer davantage au lieu d'être obligé de se contenter des allusions ou des formulations elliptiques de la langue écrite. Dans les contributions écrites des auteurs, les jugements à l'égard des « restés » sont également atténués. Appelés à témoigner oralement, les « partis » restituent sans doute leurs sentiments de manière plus authentique. A partir des témoignages recueillis plus de quarante ans après les faits, ce qui est le cas ici, les « partis » connaissent des difficultés à restituer les sentiments exacts éprouvés à l'époque des faits. Dans certains cas, il y a eu exacerbation, sans doute parce que l'expérience postérieure à la Libération y a contribué.

Grâce à l'étude de Sabine Guelen, les activités et le sort tragique de beaucoup de femmes de la résistance lorraine ont pu être reconstitués⁽⁹⁾. Les récits concernant la période de la libération des déportées du camp de Ravensbrück représentent l'apport le plus nouveau. L'image de la femme dans la société, le poids du souvenir de la déportation dans les mémoires collectives ont souvent empêché l'historienne d'approfondir l'enquête et d'en savoir plus, sans aucunement entacher la figure de ses témoins-héroïnes.

L'étude de Dominique Dourson n'a pas prioritairement pour souci de reconstituer des itinéraires et les faits concernant l'incorporation de force⁽¹⁰⁾. En s'appuyant à la fois sur le fonds Dicop et sur le travail réalisé dans le cadre de la Maison des Cultures frontières de Freyming-Merlebach⁽¹¹⁾, l'auteur a cherché à restituer la perception qu'avait l'incorporé de force mosellan de l'Allemand, du Français et du Soviétique. Quel est alors le discours tenu aujourd'hui, près de cinquante ans après les événements, alors que les relations entre les États ont considérablement évolué ? Il faut bien constater qu'en 1988, l'image de l'Allemand n'est plus aussi radicalement négative.

9) Sabine GUELEN, *Les femmes dans la résistance en Moselle*, mémoire de maîtrise contemporaine, Metz, 1987 (dir. A. Wahl).

10) Dominique DOURSON, *L'incorporé de force mosellan et les belligérants au cours de la seconde guerre mondiale*, mémoire de maîtrise d'histoire contemporaine, Metz, 1989, 150 p. (dir. A. Wahl).

11) Film-vidéo en cinq parties réalisé par Francis Brabant et qui contient les récits oraux de 26 incorporés de force mosellans.

En 1988, l'incorporé de force distingue entre les Allemands nazis et les autres, les bons et les mauvais, alors que les premiers témoignages d'après-guerre ont livré l'image d'un Allemand uniformément redoutable et oppresseur, du colonel à l'adjudant. Le rapprochement franco-allemand a visiblement affecté les témoignages récents, ce qu'attestent d'ailleurs les incidentes sur l'idée de l'Europe à laquelle certains incorporés de force prétendent avoir pensé dès la guerre. Ils reportent ainsi les idées dominantes des années 1950 sur la période de guerre et se les attribuent sans doute en toute bonne foi.

Le discours sur les Soviétiques pose des problèmes plus difficiles. L'animosité nette que les incorporés de force expriment à leur égard résulte-t-elle de la propagande nazie bien intégrée durant la guerre ou bien s'est-elle sédimentée seulement au cours de la guerre froide ?

L'histoire orale est-elle réellement une source déterminante pour l'histoire des dernières décennies ? Il semble qu'aujourd'hui l'intérêt en soit plutôt relativisé par les historiens devant la multitude des récits et des mémoires publiés par des témoins et acteurs, même modestes. La vogue nouvelle des récits de vie qui sévit dans toutes les couches de la population a produit un nombre d'écrits si considérable que l'histoire orale paraît moins indispensable. Elle est aussi moins rentable, en termes économiques; elle exige un investissement en temps, sans commune mesure avec l'intérêt du résultat.

En définitive, l'histoire orale est désormais surtout pratiquée par les sociologues et ethnologues dont l'histoire n'est pas l'objectif principal. Ils étudient la mémoire pour connaître son fonctionnement ainsi que la procédure de transformation qu'elle fait subir aux faits. Précisément, la mémoire n'est pas l'histoire.

Alfred WAHL